

ŒDIPÉ *Carroux*
d'André Gide *Messuel*
MAGUELONE *illustré*
de Maurice Clavel *Mais*
(Théâtre Marigny)

Après Georges Pitoëff, qui le créa sans grand succès en 1932, Jean Vilar a porté à la scène l'Œdipe d'André Gide, et sa réussite est complète. Grâce à lui, la dramaturgie affirme ses droits sur une œuvre que l'on considérait jusqu'alors comme peu scénique et destinée surtout à la lecture.

Ne se passant pas en rival de Sophocle, Gide utilise les personnages de la légende pour exprimer son idéologie et montrer, à travers eux, non pas tant l'opposition du libre arbitre et de la prédestination, que la lutte éternelle et tragique entre l'individualisme et la soumission à l'autorité religieuse. Ainsi, l'antimystique et orgueilleux Œdipe gidien (Jean Vilar), qui oppose l'Homme à Dieu et veut tout tirer de lui-même, son bonheur comme son châtiement, se heurte-il au croyant Tiresias (William Sabatier), « l'aveugle par foi », qui prêche la crainte de Dieu et le rachat par l'humilité et le repentir. Quant à Jocaste (Marie-Hélène Dasté), c'est l'épouse prudente et dévote, cependant que Créon (Pierre Bertin) figure le conservateur béat et jouisseur, pour qui la religion est avant tout un moyen de gouvernement sur le peuple, ici personnifié par



Œdipe.
Pierre Bertin et Jean Vilar. — *Phot. Bernard.*

deux Thébains qui forment le « chœur » (Régis Outin et Jean Juillard). Restent les enfants d'Œdipe, auxquels André Gide s'est plu à prêter, comme à ses autres personnages, des états d'esprit actuels, source d'amusants anachronismes. Et si Antigone (Anne Carrère) conserve sa pureté d'âme légendaire, Ismène (Elina Labourdette) affiche une frivolité et une perversité toutes modernes, tandis que Polynice (Jean-François Calvé) et Étéocle (Bernard Dhéran) sont deux jeunes intellectuels tourmentés et déjà frustes. Par là, le drame rejoint la sottise, et ce n'est pas, intelligemment exploité par Jean Vilar, l'aspect le moins attrayant de ce « drame » pour lequel son auteur lui-même émit naguère le désir que le public s'esclaffât. (Mise en scène de Jean Vilar, décor et costumes de Léon Gischia).

Que dire de *Maguelone*, le poème dramatique de Maurice Clavel qui commence le nouveau spectacle du théâtre Marigny et que précède un prologue dit par Madeleine Renaud? Qu'il nous a paru bien obscur et verbeux. Seul le talent des interprètes fait passer la rampe à cette longue et fausement élégante confrontation, tantôt en prose, tantôt en vers, sur la plage languedocienne de Maguelone, pendant les heures troubles de 1940, d'un vieux révolutionnaire (Jean Servais) qui, accompagné de sa fille (Silvia Monfort), fuit l'invasisseur et d'un solitaire anarchiste (Jean-Louis Barrault), amoureux d'une dansante gitane-enfant, belle et muette (Elina Labourdette). On attendait mieux de l'auteur des *Incendiaires*. (Décor et mise en scène de Jean-Louis Barrault.)